

Emma

Jean-François Lyotard

Nota introduttiva
di Alessandra Campo

Nel testo che qui presentiamo e che, per la prima volta, è stato pubblicato nel n. 39 de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Lyotard avanza un'ipotesi originale circa il cosiddetto fenomeno del traumatismo in due tempi teorizzato da Freud sotto l'egida del tedesco "Nachträglichkeit". Il caso clinico di Emma che dà il titolo al saggio, e che Freud espone nel *Progetto* '95, è infatti il caso che permette di formalizzarlo come un tratto specifico delle psiconevrosi: per fare un trauma – questa è la tesi di Freud – servono sempre due tempi o eventi dei quali, il secondo, preferibilmente anodino, insignificante.

Lyotard, però, critica l'assunto freudiano per cui vi sarebbe un'apatia iniziale cui, solo successivamente, subentra il patema. Non è cioè la pubertà a scatenare l'eccitazione *tout court*. Nel secondo tempo si assiste, bensì, a una comprensione diversa dell'episodio infantile, ossia alla traduzione della "phrase-affect" – modo con cui l'eccitazione originaria s'infiltra e circola nello psichismo di Emma – nel linguaggio adulto. Tra i due, tuttavia, vi è un "différend" incolmabile: la frase-affetto non è una frase articolata. Lyotard la paragona a un vuoto, a un "blanc": un presente senza passato, un rappresentante senza rappresentazione, un'esperienza senza ricordo.

Ciò che l'affetto presenta è la sua presenza a sé, ossia l'assenza della rappresentazione. Nel diagramma temporale di Husserl, come nella vita di Emma, esso insiste, perciò, alla stregua di un "tempo perduto": un "ora" che non è mai trascorso, un testimone indistinguibile dalla cosa testimoniata. Simile al piacere aristotelico che è interamente perfetto, nuovo e completo in ogni momento in cui è avvertito, ma simile anche a quello estetico kantiano che è incapace di significare qualcos'altro rispetto a sé stesso, l'affetto-frase è tautogorico, come le divinità orientali secondo lo Schelling impegnato a definire l'"Unheimliche" sulla base dell'allegoria caratteristica dell'Olimpo occidentale.

La "pura affettività", per Lyotard, è estranea al senso, alla coscienza e alla referenzialità. Il suo silenzio è il grido delle forze; la sua qualità è la cieca quantità; il suo *logos* è la *phoné* animalesca. Traumatico, allora, sarà ogni tentativo di incorniciarla entro i quattro angoli del discorso: qualcuno (l'emittente) dice qualcosa (il significato) intorno a qualcosa (il referente) rivolgendosi a qualcun'altro (il destinatario). L'affetto, invero, è là, *mais il n'est pas là pour autre chose que lui*.

Alessandra Campo

Jean-François Lyotard, Emma, (*Misère de la philosophie*)
© Éditions Galilée, 2000

Il saggio è apparso per la prima volta nella *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n. 39, primavera 1989.

Emma

Jean-François Lyotard

1. Riens

Excitatio, de *citare*, fréquentatif de *ciere* o *cire*, mettre en mouvement, susciter, et de *ex-* en faisant sortir (*excitare somno*, éveiller). En latin, le champ sémantique est énergiquement judiciaire : on *cite* à comparaître. On fait sortir le cité de son obscurité privée, on le fait paraître à la lumière du droit. Et, derrière le droit, la vénerie : on *lève* un animal tapi et on le lance dans le champ clair, humain, finalisé, de la poursuite. (J'invoque ici les origines des termes du droit romain qui se rapportent à la « possession naturelle » par capture selon Yan Thomas¹). Que l'excitation active un champ spécifique qui dormait, inapparent, le principe s'en conserve dans la science moderne, l'électricité : un champ magnétique est excité par la mise en tension (grâce à un courant dit d'excitation) de l'inducteur d'un électroaimant. C'est sous le couvert de ce magnétisme, accrédité par la science physique, que le mot vient sous la plume du lecteur de Fechner qu'est Freud en train de tracer son *Esquisse* en 1895. Il y a évidemment du forçage dans l'excitation. Forçage de l'acte, pour parler en aristotélicien, quant à la puissance. Il fallait que l'objet *cité* fût *excitable*. Ce forçage, c'est le cas qui en est l'occasion. Là on se heurte, semble-t-il, à la pure tautologie de l'événement : il advient. Pourtant, on dira, après coup, qu'il n'advient qu'autant que l'occasion a rencontré un champ potentiel qu'elle actualise. Ou du moins, le champ potentiel qu'elle excite est ce qui lui donne son *quid*. L'événement advient seulement, mais *ce qui* advient, c'est le champ d'excitabilité qui le détermine. L'occasion n'est donc pas quelconque. Elle a son présupposé, une capacité ou excitabilité quant au droit, à la chasse, au magnétisme. Après coup, se découvre une prédisposition. La *Nachträglichkeit* renvoie à une *Vorzeitigkeit* par-dessus une latence².

Freud souligne, par exemple dans *Le Moi et le Ça*, combien les philosophes sont inaptes à concevoir « l'idée d'un fait psychique qui ne soit également conscient ». Cette inaptitude ou ineptie procède « de ce qu'ils n'ont jamais étudié

¹ Y. THOMAS, *Du sien au soi : questions romaines dans la langue du droit*, « L'Écrit du temps », 14-15 (1987), pp. 157-172.

² S. FREUD, *Entwurf einer Psychologie* (1895), in Id., *Gesammelte Werke, Nachtragsband*, Fischer, Frankfurt a.M. 1987, pp. 444-451.

les phénomènes significatifs de l'hypnose et du rêve »³. Ils n'ont, en tant que philosophes, aucune pratique clinique. S'ils en avaient une, ils ne s'enfermeraient pas dans la citadelle de la conscience et de la philosophie de la conscience. La philosophie résiste à la psychanalyse. Elle est tapie dans le filet d'évidence qui assure sa vie claire. L'analyse la cite au tribunal d'une obscurité qui résiste à l'entendement et à la raison, d'une angoisse inconsistante et persistante, incurable à toute *consolatio* philosophique. Pourtant cette angoisse, cet affect contradictoire, peine et plaisir, peine due au plaisir, est sans doute le ressort premier de la philosophie, son *excitatio*, l'occasion récurrente de l'acte de philosopher. La philosophie la connaît et la nomme à sa façon : le scepticisme absolu, le nihilisme, le *taedium vitae spiritus*, la *desperatio cogitandi*. Le champ d'excitabilité philosophique est tendu aux quatre coins d'un Rien. Kant les dénombre ainsi : *ens rationis*, un concept vide sans objet ; *nihil privativum*, l'objet vide d'un concept ; *ens imaginarium*, une intuition vide sans concept ; et le quatrième, terrible, un objet vide sans concept, *nihil negativum*, le *Unding*, la non-chose⁴.

Après Lacan relisant Freud, cette non-chose, une nullité d'objet et de concept, s'appelle la Chose. Dans cette divergence sur le nom à donner à ce qui les préoccupe, se tient le différend entre philosophes et analystes. Selon ceux-ci, l'inconscient ignore la négation, *nihil negativum* ; la négation est chez ceux-là la façon d'ignorer l'inconscient, c'est-à-dire d'en parler, *ens rationis* ou *nihil privativum*. De sorte qu'il est impossible à aucun philosophe comme tel d'intervenir dans les affaires freudiennes sans les redresser, les faire changer de négativité, c'est-à-dire les fausser. Je ne décris pas les diverses sortes d'amendement que l'esprit de la philosophie peut et a pu faire subir à la thèse de l'inconscient (le jungisme en est une). Le motif de l'excitation, pour m'en tenir à lui, induit chez le philosophe une suspicion à l'endroit de la métaphore dynamique et économique qui soutient ce motif. Un doute sur la légitimité de la métapsychologie comme telle. S'il n'en fait un simple tour rhétorique, le philosophe est tenté du moins de la débarrasser de ce qu'il y voit d'"apparence transcendante", et d'illusion métaphysique. Il essaie de faire passer cette physique générale de l'esprit sous les fourches caudines de la *Critique*. Il examine les conditions de possibilité *a priori* d'un "jugement inconscient". La loi en serait quelque chose comme : Agis toujours comme si la maxime de ta volonté (le désir) ne devait jamais pouvoir être connue ni partagée, y compris par toi-même. Et cette parodie lui paraît immédiatement inconsistante : comment le tu à qui la loi est supposée s'adresser aurait-il même connaissance de l'objet de cette prescription, s'il doit ne rien connaître et partager du motif de ce qu'il fait ?

Pourtant cette inconsistance, la simultanéité d'un être-adressé (destinataire, tu) et d'un être non adressé (hors toute destination, ça ?) est certainement ce que

³ S. FREUD, *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, vol. XIX, Hogarth Press, London 1961, pp. 215-217.

⁴ I. KANT, *Amphibologie des concepts de la réflexion*, in ID., *Critique de la raison pure*, tr. fr. A. Tremesaygues, B. Pacaud, PUF, Paris 1980, p. 249.

le philosophe doit précisément s'obstiner à penser, s'il veut faire droit à la psychanalyse et à sa propre mélancolie, et non pas s'en débarrasser. S'efforce-t-il de procéder à la critique des conditions *a priori* de la thèse de l'inconscient, qu'il lui faut présupposer une consistance transcendante de l'inconsistance des processus primaires. Sa raison doit rendre la raison apte à raisonner la déraison si elle prétend cesser d'ignorer l'inconscient. L'enjeu est du même ordre que celui que vise Heidegger dans *Der Satz vom Grund*, mais le jeu est beaucoup plus grave (et évitera les conséquences indignes qu'on sait) si la règle est qu'il ne suffit pas d'identifier ce "déraisonnement" avec la *Dichtung* (largement assimilable à ce que je nomme ici métaphore) comme seul accès, ou plutôt seule possibilité, à l'en-deçà du rationnel. C'est une question que les psychanalystes connaissent au titre de : mythe d'origine/ origine du mythe, ou: origine du fantasme/fantasme d'origine, ou qu'ils traitent *de facto* dans l'usage qu'ils font de la littérature en l'accréditant comme témoin de l'en-deçà. J'essaie ici de maintenir la prétention philosophique, disons : d'articuler de façon intelligible, au sujet de l'en-deçà de l'articulable, c'est-à-dire d'un *Nihil*, qui est aussi ce qui excite cette prétention même.

C'est dans le cadre de cette dispute que prend place ce qui suit. J'y parle en philosophe, sans aucune autorité (clinique) en la matière, en matière d'excitation, mais avec cette obstination (philosophique) à "redresser" quelque chose de la leçon freudienne. Selon une pente inverse, j'ai essayé, il y a quelque quinze ans, de noyer la thèse de l'inconscient dans le déluge d'une économie libidinale générale. C'était pure métaphysique, parodique par conséquent, et fortement nihiliste sous les dehors d'une gaieté et d'une affirmativité parées du nom de Nietzsche. J'y allais carrément de la "pulsion". À l'occasion de l'excitation, je voudrais derechef m'attaquer à l'en-deçà, mais par l'autre voie, critique. Cette voie n'est toutefois pas kantienne. Il me semble acquis que la pensée de Kant reste tributaire de présupposées et de sous-entendus (les deux, sans doute) encore trop fortement attachés à la pensée subjectiviste, c'est-à-dire à une philosophie de la conscience. Quand on est passé par le deuxième Wittgenstein, on demeure frappé, quant au sujet qui nous intéresse, par son observation récurrente qu'il n'est pas besoin de connaître les règles d'un jeu de langage pour pouvoir y ou en jouer. Mais on s'inquiète aussi de ce que l'expression même de "jeux de langage" ne détermine pas clairement si ce sont les locuteurs qui jouent du langage ou le langage qui joue du locuteur (comme on joue du piano). J'ai été moi-même conduit à ce qui, dans *Le Différend*, s'expose (plutôt que se conceptualise) sous le nom de phrase. La phrase résiste au doute, et donc au nihilisme et à la mélancolie, beaucoup mieux que l'incertain *Cogito*, puisque, soupçonnerait-on ce qu'est une phrase ou même qu'il y en ait aucune, qu'il faudrait encore phraser cette suspicion. J'admettais par là même qu'un silence peut être une phrase. Un lapsus, un acte manqué, etc. Et un affect.

Par où je me sens en état d'approcher (en philosophie) ce qui est la matière du psychanalyste, puisqu'il n'a affaire qu'à des phrases et qu'il partage éminemment cette certitude. La *talking cure* est bien un traitement par le phrases, mais au prix d'étendre le sens du *talk* aussi loin que celui de phrase. Je peux deviner – pour

autant que j'en sois averti, ou consente à en être averti, par l'en-deça dont je suis singulièrement l'hôte ou l'otage – que dans ce *talking*, la sorte de phrases qui guide la cure est l'affect, ou le sentiment, comme on disait. C'est une bien curieuse sorte de phrase, que Freud a isolée de celles qu'il classe sous la fonction générale de la *Repräsentanz*. Les phrases fonctionnant selon le régime de la *Vorstellungsrepräsentanz*, de la délégation par représentation, je les dirai d'abord référentielles en tant que représentations : elles se rapportent à un objet, "chose" ou mot, qui est ce dont elles "parlent". Et la teneur en illusion et en vérité qu'elles comportent se joue par rapport à cet objet (qui est leur sujet grammatical), le représenté. Car il est admis, ensuite, qu'il est là pour un autre, qu'il est délégué. Ladite teneur se dessine à mesure que, dans la texture des associations, s'ébauche l'autre (ou les autres) de l'objet d'abord exhibé. Le cheminement d'un point du tissu associatif à l'autre est sans doute interminable. Ce n'est pas un autre, mais plusieurs autres, dont l'objet phrasé sur le divan (j'imagine) est le délégué. La vérité n'est pas localisée dans le tissu, elle est le tissu lui-même, c'est-à-dire le différer.

Il faudrait ainsi distinguer avec soin deux dimensions de la substitution. Je ne m'y attacherai pas, appelé (excité) que nous sommes par la question de l'excitation. Un mot seulement : les représentants-représentation, par "choses" ou par mots, sont des substituts en ce qu'ils représentent de l'énergie pulsionnelle investie, ou contre-investie, ou neutralisée, sur de la figure ou du discours. Et par ailleurs ils sont éventuellement des substituts les uns pour les autres, dans un dérapage des uns aux autres, qui donne le vertige à l'entendement philosophique. Ce deuxième sens recouvre le déplacement et la condensation. Le premier (où il faudrait inclure, me semble-t-il, l'aptitude à la figurabilité) est d'un tout autre ordre : la phrase de "chose" ou de mot est toujours substitutive, absolument parlant, en ce qu'elle advient à la place d'une "motion". C'est ne pas une chose pour une autre, un mot pour un autre, c'est, chose ou mot, un élément de langage articulé (serait-il articulé de travers, comme dans le rébus du rêve), une phrase donc, qui se présente à la place d'un "investissement" pulsionnel. Ce dernier est censé n'obéir ni ne désobéir aux règles de ce langage, mais lui être si étranger qu'on ne saurait, à première vue, parler de *traduction* du dynamique dans le verbal. La motion délègue un ou des représentants (*Repräsentanz*) dans un ordre, un langage, qui comporte référence (*Vorstellung*). Pourquoi faut-il que le pulsionnel ne se présente pas à sa place à lui, mais doive donner délégation à une ou des phrases de langage articulé ? C'est assurément qu'il n'a pas de place assignable en soi. Pour le placer, il faut en parler, il ne parle pas tout seul.

2. Phrases

La question est celle du refoulement originaire. C'est de lui qu'il s'agira ici, pour autant qu'il commande le fait de l'excitation. L'hypothèse métapsychologique, la métaphore économique et dynamique (sans doute aussi topique), que j'appelle-

rai la métaphore physique, signifie que l'inconscient opère comme un appareil soumis aux règles, non pas du langage articulé, mais d'une mécanique : forces, conflits de forces, composition de forces, point physique (celui de l'application d'une force), transformation d'énergie potentielle en énergie cinétique (décharge par "action spécifique"), travail donc (du rêve, du deuil, du refoulement) comme dépense d'énergie nécessaire à ces opérations mécaniques, énergie utile dans un système différencié (liée), ou libre, mobile (réservoir où ledit système puise le supplément dont il a besoin pour échapper à l'entropie). En général, la quantité est la seule catégorie pertinente à cette mécanique. Elle explique les termes : *quantum* d'affect, renversement dans le contraire, retournement sur la personne propre, qui tous marquent que la qualité de l'affect (logiquement la qualité, c'est *oui* ou *non* ; ici puisqu'il s'agit de sentiment, plaisir ou peine), sa destination ou son "adresse" (le toi, le moi) ne sont pas pertinentes quant à la physique des forces. Il faudrait examiner si cette quantité, prise comme "objet" de la physique générale de l'esprit, n'est pas ce que Kant nommait un concept vide sans objet, et l'espace-temps où elle travaille une intuition vide sans objet.

Les règles que Freud imagine pour cette mécanique ont pu changer de 1895 à 1920. À cet égard, ce qu'*Au-delà du principe de plaisir* introduit avec les deux principes, c'est plus qu'une autre mécanique, c'est une biomécanique, où le système des forces (dit "appareil psychique" en 1895) reste commandé certes en dernière analyse par le deuxième principe de la thermodynamique, mais où il y a incertitude s'il est conduit au plus vite au plus probable, qui est le zéro absolu d'excitation (la mort), ce qui est le cas en principe d'un système isolé énergétiquement, ou s'il est retardé dans ce cours parce qu'il est doté de la capacité de puiser de l'énergie restée libre, en lui-même ou ailleurs, de façon à reconstituer la polarité thermique de ses sources (sa différenciation interne). Parce qu'il a donc de la réserve d'énergie utile. Même dans ce cas, celui du démon de Maxwell, le théorème de Brillouin montre que la mort du système est inévitable à la longue parce que le sélecteur dépense trop d'énergie pour faire son travail de maintien de la différenciation improbable. Freud attribue à Éros cette capacité sélective et différenciante. Il reste qu'avec Éros, le réglage (provisoire, la durée d'une vie, précisément) du système se fait non sur le zéro, mais sur l'optimum du rapport *input* (excitation)/*output* (plaisir de décharge, quel qu'il soit), optimum déterminé par l'état de différenciation.

Je ne rappelle ces éléments bien connus de la métaphore physique que pour souligner que, si l'inconscient est structuré, ce n'est pas comme un langage, ou plutôt que ce langage n'est pas *articulé*. Par articulation, je n'entends certes pas ce qui se dit sous ce nom en linguistique (double articulation), en grammaire (articulation des sens par des opérateurs syntaxiques), en logique (expressions bien formées et leurs combinaisons). Et certainement pas la grande articulation réel/symbolique/imaginaire, non qu'elle soit erronée, je ne la discuterai pas ici, mais elle est, pour le philosophe, pure métaphysique (c'est exactement le platonisme de la *République* VI-VIII) et elle est aussi beaucoup trop vaste, vaste comme la Caverne ou comme un plan d'état-major, pour aider nos petites phrases à s'infiltrer dans le *no man's*

land des forces. J'essaie d'appauvrir. Articulation est beaucoup moins que cela. Ce que j'ai nommé une phrase est, dans l'impossible immédiateté de son occurrence (la phrase-*token*), la présentation d'un univers, serait-il minuscule et serait-il infirme. Univers veut dire plusieurs en un. Une phrase présente d'un coup plusieurs instances, *quid*, *de quo*, *a quo*, *ad quod*, soit respectivement un sens, un référent, un destinataire, et un destinataire. Cette quadrangulation (à rapprocher de l'analyse de Peirce) est, si je puis dire, de principe, quand même telle ou telle instance ne serait pas occupée dans l'univers qu'une phrase présente, c'est-à-dire pas marquée dans la phrase occurrente. Elle n'en constitue pas moins l'articulation dont je parle. Il peut manquer à une phrase deux, trois, instances, et même les quatre (dans la phrase-silence au moins, qui peut donc avoir quatre valeurs, silence quant au sens, quant au référent, etc. ; à comparer avec le quatre Riens de Kant), n'empêche que ces valences sont supposées ou sous-entendues et que, puisqu'il faut en tout cas enchaîner sur cette phrase même silencieuse, ce sera par l'une et/ou l'autre de ces valences. Car les instances qui articulent ce que présente la phrase en un univers sont aussi les valences par quoi la phrase moléculaire trouve à s'enchaîner avec une ou plusieurs autres. Que ce soit sans règle d'enchaînement comme dans la libre association ou au contraire, selon telle ou telle règle (qui définit alors en partie un genre de discours).

Je ne peux pas développer davantage cette idée, je renvoie au *Différend*. Mais ce qui manque à ce dernier livre, c'est précisément ce qui nous importe ici et que je cherche (en philosophe) à suppléer : *quid* de l'inconscient en termes de phrases ?

"En philosophe" : il ne s'agira pas de théorie. Celle-ci est mathématique, et comme telle n'a aucun égard à "l'ensemble de ce qui arrive", comme disait Wittgenstein du monde. Ou elle est scientifique, et n'a dès lors que valeur d'hypothèse, pour formaliser autant qu'on peut tout ce qu'on sait ou croit qui arrive. Quitte à changer d'hypothèse quand il arrive du nouveau. Mais quant à notre objet ici, l'inconscient, il est ce qui arrive, mais en tant que, précisément, il échappe à la théorie. Bien plus, il arrive "dans le phrases", donc comme phrase, mais comme phrase inarticulée. À l'univers de laquelle fait défaut tout ou partie des instances que la capacité d'articuler (bon sens, raison) attend de cet univers pour enchaîner sur lui par une autre phrase. Inutile d'ajouter que ces "silences" n'arrivent pas de façon régulière. C'est pourquoi la théorie, à commencer par la théorie mécanique, est par principe incapable de les expliquer. Elle ne peut valoir qu'à titre de métaphore.

Pour abrégé la discussion de ce point, je dirais : si tel n'était pas le cas, la psychanalyse serait une science. Or elle est un art. Elle peut bien s'aider de la théorie, comme l'art de soigner, la médecine, s'aide de la biogénétique et de la biochimie. Mais non se résoudre en elle. C'est évidemment parce qu'on prend en considération la singularité du "il arrive" que l'entreprise ne peut pas être théorique ni scientifique. Le patient et le psychanalyste travaillent sur des phrases-*token* avec des phrases-*token*, comme elles arrivent. Il me semble que cette règle d'immanence,

qui est de “technique” psychanalytique, a par elle-même, et si l’on s’en tient à elle seule, son doublet (analogue serait trop peu dire) dans la règle du jugement réflexif au sens kantien : juger, c’est-à-dire enchaîner, Kant disait : synthétiser, sans critère ; régler sans avoir de règle de réglage. Discriminer et assembler par analogies. Jurisprudence quand le droit (la théorie) fait défaut. Philosophier n’est que cela. C’est pourquoi, disait Kant encore, “on n’apprend qu’à philosopher”, et non la philosophie. Ce qui est la condition artistique, ou “technique”. Je suppose qu’on n’apprend pas non plus la psychanalyse, mais à psychanalyser.

La différence entre psychanalyste et philosophe n’en persiste pas moins. C’est la clinique. Les phrases-*token* qui sont le monde du premier sont du patient (et de lui-même en situation clinique). Celles qui font le monde du philosophe sont celles de la vie quotidienne, bien sûr, comme “tout le monde”, et celles de ses livres. Et parmi ces livres, ceux de Freud, qui rapporte celles de ses patients. On dira que c’est, dans les deux cas, du “texte”. La remarque me semble évasive. Dans la cure, le “texte” est : 1° sous la règle (technique) du non-règlement du sens (association libre) ; 2° sous la règle du non-règlement du destinataire (transfert : l’analyste sert d’*addressee* à toutes les phrases du patient, et ce sera le point de déterminer à qui ces phrases s’adressent, de lever le silence qui pèse sur le *ad quod* ; le philosophe, comme lecteur de vie quotidienne et de livres, est bien “adressé”, comme le dit l’anglais, par les phrases de son monde, mais il n’est jamais adressé que comme lecteur. Long à dire sur ce point d’une philosophie de la “lecture” philosophique) ; 3° sous la règle du temps réel compté (durée, fréquence des séances ; longueur de l’analyse ; et “présence” indispensable, au sens où l’absentéisme est sanctionné ; tandis que le philosophe est, en principe et par excellence, loisible et bienveillant. Si l’on néglige la contrainte de l’“emploi du temps” du professeur, qui n’est nullement essentiel au philosophe).

Or on le sait, la supposition de la métaphore physique est que ces règles, prises ensemble, ont pour fonction d’exciter, de faire comparaître au tribunal des phrases, de faire prendre en chasse par les phrases, quelque chose qu’on suppose tapi dans un *silence qui n’est pas une phrase*, le silence des forces. Ce silence n’est pas plus le langage articulé que ne l’est celui qui règne sur les galaxies. Toute mécanique, moderne, parle de ce qui se tait et pour lui – moderne parce qu’elle s’accompagne de la critique d’une Nature finalisée, qui nous parlerait – la mécanique comme reste d’une physique sans *Physis*. Le sens de la métaphore physique est d’ouvrir une vue, seulement une vue, nullement une écoute, sur des remuements muets. L’univers des phrases des physiciens est bien structuré, il fait sens (dans plusieurs sens) par ses polarités, mais le monde qui n’est que de l’énergie en transformation, à l’échelle macro- ou microcosmique, ne dit rien.

Posée de cette façon, par le biais de la métaphorisation physique des processus primaires, la tâche analytique paraît au philosophe impossible, l’entreprise vouée à l’échec. Car ou bien l’on insère indûment la structure de l’univers de phrase (signification, référentialité, adresse) dans le monde (des forces) de façon à pouvoir retraduire les phrases représentatives, les substituts, dans les supposées phrases

représentées, substituées, que seraient les processus primaires. Et dans ce cas, l'on a comblé l'abîme ouvert par la métaphore physique et dissous d'avance la tenace résistance de l'inconscient. Ou bien l'on conserve celle-ci intacte, et nulle interprétation ne pourra venir à bout du silence mécanique. On ne peut que le "faire parler", arbitrairement. J'entends : axiomatiquement, comme dans l'explication mécanique moderne, ce qui exclut l'interprétation ou l'écoute de ce qui arrive dans sa singularité. On ne peut pas à la fois entreprendre l'anamnèse d'une "vie" inconsciente et *expliquer* des symptômes (c'est-à-dire les prendre comme des effets de règles établies de façon définie. Conflit de la psychanalyse avec la psychiatrie).

L'alternative est, je le confesse, typiquement philosophique : elle range tout sens du côté de la conscience, ou du moins du langage articulé, et en isole la physique comme le monde de l'insensé dont seule une science peut, de l'extérieur, axiomatiquement, rendre compte. Freud ne s'y trompe pas qui répond ainsi à cette objection : si par la cure nous modifions les processus conscients, nous aurons par là même administré la preuve qu'il y a des processus inconscients⁵. En bonne épistémologie, ce n'est évidemment pas vrai : nous aurons administré la preuve que la relation analytique a des effets. Et même si la preuve qu'il y a de l'inconscient était administrée par la cure, la question de principe resterait entière. Comment la transformation du silence mécanique *par le talking*, et du silence *en talking*, est-elle possible ?

Alternative et question philosophiques, encore une fois. C'est-à-dire établies dans l'ordre du concevable ou du moins du représentable. Or c'est le point où le philosophe doit prendre garde s'il ne veut pas manquer la cible de trop loin : il y a, dit Freud, des représentants sans représentation. Ce qui s'entend des substituts qui ne se font pas connaître comme substituts. Comment savez-vous donc qu'ils sont des représentants ? demande le philosophe amusé. L'analyste répond : parce que l'affect, ce représentant sans label de représentance, ce non-délégué, qui fait qu'on vient me voir, et qu'on me quittera, est ce qui nous sert de guide, à l'analysant et à moi-même, lors de notre divagation dans le labyrinthe des associations. Difficile à admettre par l'entendement : ce qui précisément ne donne aucun signe de son origine et ne permet nulle localisation, par son étrangeté intrinsèque, est le ressort de la traversée des souvenirs. *Durcharbeitung* contre *Erinnerung*. Le philosophe semble ne connaître que cette dernière, en matière de mémoire.

3. Moments

J'ai dit que la question de la transformation du silence en phrases est liée à celle du refoulement originaire. Je l'examine ici sous le chef du temps. L'excitation dont il s'agit a un "effet", l'affect, apparemment paradoxal, quant au temps. Ce qu'in-

⁵ S. FREUD, *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, vol. XIX, cit., pp. 215-217; Id., *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, vol. VII, Hogarth Press, London 1953, p. 266.

dique la *Nachträglichkeit*, l'après-coup qui va de pair, selon l'*Esquisse*, avec le *pröton pseudos*. Soit une double "erreur" de datation.

Quand le philosophe annonce un discours sur le temps, on peut s'attendre au pire. Discriminons un peu : l'après-coup à la fois suppose et dément que le temps qui y est mis en cause soit le temps physique, ou mécanique justement. C'est-à-dire le « nombre du mouvement »⁶. Le mouvement ne se nombre en temps qu'à l'aide d'une mesure, qui est un mouvement-étalon. L'étalon est lui-même le rapport entre des unités de distance et des unités de temps constantes. Tant d'unités de temps par unité de distance, ou l'inverse. On sait, Aristote sait⁷, que cette définition comporte *petitio principii* : le mouvement qui nombre le temps suppose le temps. Bel exemple d'axiomatique physique. Ce "défaut" est commune à toutes les "définitions" en usage dans les mathématiques et les sciences. Elles sont en fait des déclarations de noms propres qui, étant rigides, indépendants de la circonstance et reproductibles, suffisent à mesurer une variation. Le temps d'horloge détermine l'une des variables de la transformation (par exemples cinétique) qui affecte les données.

L'après-coup exige la considération de ce temps, puisqu'il suppose que le coup a été donné, disons, au temps t_2 , mais son "effet" (l'affect) seulement au temps t_1 ou t_0 , et que l'écart entre t_2 et t_1 ou t_0 , s'il n'a peut-être pas besoin d'être mesuré exactement, exige quand même un temps d'horloge, celui au moins du calendrier : Emma à huit ans, à treize ans, adulte⁸. Mais l'après-coup inflige aussi bien un démenti au temps chronologique : l'affect "issu" du coup en t_2 n'y a pas lieu, il a lieu en t_1 . Mais en t_1 , il n'est pas reconnu ni localisé, il y a lieu comme un sentiment nouveau, une peur. Puis il se répète de façon toujours inattendue, donc sur le mode d'une "nouvelle fois", comme dit le français, c'est-à-dire première et réitérée ensemble, jusqu'au t_0 où Emma sur le divan de Freud l'éprouve enfin (dit Freud) "consciemment", c'est-à-dire le phrase représentativement en localisant sa source (son excitant) en t_2 , et, ainsi, le "liquide", peut-être. Le démenti au temps chronologique réside en ceci qu'il faut bien, pour admettre la "lecture" freudienne (et/ou d'Emma), imaginer ou bien une "tenue" de l'affect sans transformation, sans remuement et sans représentation représentative depuis t_2 jusqu'à t_0 , en dépit de la diachronie, ou bien sa naissance pure et simple en t_0 , due à la mémorisation proprement dite, et donc avec un différé considérable dans l'impact, comme si c'était non le coup, mais le souvenir du coup qui portait le coup. On sait que Freud hésite devant cette alternative, qui est décisive. J'y reviens plus loin, comme au nœud à dénouer ici, en matière d'excitation. Mais dans les deux cas, l'implication est que le temps chronique n'affecte pas l'affect : soit celui-ci persiste intact à travers la durée, soit il naît à la fin (t_0), à l'occasion d'une représentation (le souvenir de t_2), mais tel qu'il aurait

⁶ ARISTOTELE, *Physique*, 4, 11.

⁷ *Ivi*, 12.

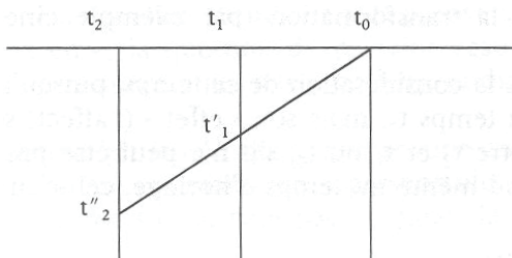
⁸ Je reprends ici en chiffres arabes la numérotation de Freud (S. FREUD, *Entwurf*, cit., pp. 445 e sgg.) : scène 1 des commis, scène 2 du boutiquier. J'y ajoute la scène 0 du divan. Cette numérotation suit l'ordre d'apparition des récits d'Emma au cours des séances. Les diégèses correspondantes s'ordonnent inversement de t_2 à t_0 .

dû naître, au début, du “vécu” qu’elle représente.

Cette dernière observation situe déjà le problème dans une autre temporalité, liée encore au temps d’horloge, mais différente, celle que requiert une philosophie de la conscience ou une phénoménologie. Si l’on reprend à Husserl le schéma fameux des *Leçons sur la conscience interne du temps*, on voit qu’il implique un temps bidimensionnel, parce qu’il prend en compte la mémorisation. En même temps que, sur la ligne horizontale de la succession chronologique des moments, la conscience se déplace de t_2 en t_1 , puis en t_0 ⁹, sur les lignes verticales qui “tombent” de ces moments, s’inscrivent non pas les moments eux-mêmes, mais ces moments comme passés, donc leurs images “vues” à partir de moments ultérieurs. Chacune de ces images se transforme à mesure que la conscience actuelle se déplace sur la ligne horizontale.

La disposition husserlienne en filet ou en réseau de lignes admet ainsi plusieurs continuités, qui font ou doivent faire problème pour une pensée de l’intentionnalité actuelle (donc discontinue). D’abord le continuum de la ligne horizontale, qui n’est pas phénoménale et vient d’une horloge physique étrangère à la pensée de la conscience. Ensuite le continuum des demi-droites “verticales” où les événements passés persistent en images d’eux-mêmes, et qui n’est pas seulement la projection à 90° des points qui forment la première, mais aussi le réquisit pour une mémoire qui ne soit pas purement imaginaire : que quelque chose de *t* reste, soit retenu, en t' , t'' , etc. Réquisit dont Husserl pense s’acquitter avec le terme de *Retention*, qu’illustre la continuité verticale. Mais ce terme fait à son tour problème pour une philosophie de la conscience, puisqu’il indique que la “synthèse” de *t* avec ses images ne résulte pas d’un acte intentionnel de mémoration, mais qu’elle est plus “ancienne” que lui, fait “avant” lui. Il y a donc une *matière* de la mémoire, un magasin à souvenirs où ceux-ci sont disposés en écrans successifs, les lignes verticales, comme dans le schéma de l’appareil psychique de la *Traumdeutung*, au chapitre VII. Il n’est pas de temps phénoménologique qui soit pur, discontinu, exempt d’une puissance de simultanités ou de coalescences, et celle-ci n’est pas due à un acte intentionnel. Et

⁹ J’implante ici la numérotation de Freud sur le diagramme husserlien :



Les t' et t'' sont des représentations des scènes ordonnées sur la ligne horizontale. Il faudrait pour être exact dédoubler, dans t_0 , le moment de l’évocation de t_1 ($= t'_1$), la scène des commis, et celui où t_2 ($= t''_2$), la scène du boutiquer, est remémorée : entre ces moments, il a fallu un supplément d’associations.

enfin un troisième continuum intervient, celui des lignes obliques qui représentent des visées orientées depuis les intentionnalités “actuelles” en direction de leurs objets intentionnels qui sont également présents, mais présents en tant que passés. Cette troisième continuité ressortit simplement au principe que toute conscience est “conscience de quelque chose”, ou que l’acte intentionnel est toujours référentiel. Le principe est juste ou non, mais il exclut toute persistance mnésique qui ne serait pas représentative : t' ou t'' sont des images de t pour une vision conscientielle. Il exclut par là même le cas d’un t' ou t'' qui : 1° ne serait pas visé intentionnellement ; 2° ne serait pas rattachable au t qu’il est censé de représenter. Double échec à la représentation : il manquerait de regard et il manquerait du signe de sa substitution. Un sentiment, par exemple, remarquable par cette double carence, ne pourrait pas servir de guide dans le réseau husserlien. Il n’y aurait pas de lieu, et n’aurait donc pas lieu.

Il faudrait encore envisager les temporalités tout à fait singulières, dans les deux sens du mot, qui sont rattachées à la “faculté” d’éprouver du plaisir et de la peine. Le philosophe, après Kant, et surtout s’il s’intéresse à l’affect, doit se persuader que ce pouvoir, ou cette passibilité pour l’esprit ou pour l’âme, ou pour la pensée-corps, peu importe le nom, d’être bien ou mal est séparable de sa faculté de connaître ou de celle d’agir. C’est ce que la critique du jugement esthétique montre : que le beau est un pur bonheur d’âme, et le sublime un bonheur médiatisé par un malheur, l’un et l’autre purs. Or, même si Kant ne développe pas beaucoup le point, ce bonheur simple et ce bonheur contrarié développent, et se développent dans, des temporalités tout à fait spécifiques, différentes de celles qu’on vient de rappeler, et différentes entre elles. C’est à la pureté de ces sentiments esthétiques, c’est-à-dire à la condition qu’ils soient soustraits à tout intérêt cognitif ou volitif, que ces temporalités doivent leur singularité. Ce point mérite une analyse à part, que je crois de première importance pour l’examen de l’affect inconscient et de l’après-coup. S’il est vrais qu’on “s’attarde” au beau et que le bonheur qu’il donne tient à ce qu’il dure, à sa « conservation »¹⁰, et s’il est vrai que le sentiment sublime comporte une sorte de spasme ou de stase de la synthèse du temps¹¹, qui constitue sa composante malheureuse, il serait utile de comparer avec ces temporalités du plaisir esthétique la teneur en persistance et la teneur en amnésie (stase temporelle) qu’on peut trouver dans l’affect inconscient. *Mutatis mutandis*, bien sûr.

Je reviens à la question posée par Freud à Husserl avec l’idée de refoulement originaire. Soit un événement (une excitation) survenu en t_2 . De cet événement, il n’y a pas de trace représentative dans la série verticale des t'_2 , t''_2 , etc. La psyché (d’Emma en t_2) n’a donc pas de représentation de l’événement. Et ce n’est pas que les images en soient trop brouillées, ou pâlies, c’est qu’il n’y en a pas du tout. À la

¹⁰ I. KANT, *Critique de la faculté de juger*, § 12.

¹¹ *Ivi*, §§ 27-28.

place de la ligne verticale, donc, un blanc, t_2 est oublié d'emblée. Il n'est pas inscrit dans l'ordre représentatif. Ce qui se dit aussi dans la langue mécanique : l'énergie introduite par l'excitation t_2 n'est pas et n'a pas été liée en formations représentatives ni conscientes ni inconscientes. Ou encore : l'appareil psychique n'a pas eu le moyens de "parer à l'excitation". Il a donc été affecté sans pouvoir (se) représenter cette affection, c'est-à-dire, en bonne doctrine freudienne, sans pouvoir la contrôler et la "liquider". Dans la métaphore physique générale : sans pouvoir conduire la charge énergétique que cette affection *est*, par de voies efférentes, vers sa décharge. Et enfin selon la problématique de la *Repräsentanz* : cet affect, nuage d'énergie non exactement fixé dans l'appareil psychique, mais pas non plus "libre", est la façon dont l'excitation y est *présente*. Présente, c'est-à-dire non représentée.

Et, du même coup, non soumise aux substitutions de représentations de chose et de mot qui ne cessent de se produire au cours de l'histoire de la vie et qui forment le tissu associatif que l'analyse explore. De sorte qu'échappant à la représentation, l'"effet" de l'excitation, l'affect, échappe aussi à la temporalité. Du moins en tant qu'il est une quantité. Car pour sa qualité (son sens sentimental) et pour sa destination (*addressor/addressée*), il peut basculer et rebasculer en tous sens. Comme quoi, disons-le au passage, la qualité et l'adresse sont encore, ou déjà, ce qui dans l'affect relève, même de loin, du représentatif, du langage articulé, et du temps.

Il faut bien admettre, pour comprendre le statut de l'affect, une telle différence (que je crois "ontologique") entre *Darstellung*, présentation, et *Vorstellung*, représentation. L'affect comme "effet" de l'excitation est là, mais il n'est pas là pour autre chose que lui. C'est ce qui fait à la fois son irréfutabilité et son insuffisance, comme témoin. Il ne "dit" qu'une chose : qu'il est là, mais témoin pour quoi et de quoi, non. Ni de quand, ni d'où. Encore ne dit-il qu'il est là que si l'on y prête attention. C'est ce que Freud signifie en qualifiant l'affect d'inconscient, une épithète absurde, concède-t-il, quand elle s'applique à ce qui ne peut affecter qu'une conscience. Son statut n'est pas sans rapport avec la *innere Empfindung* qu'est le sentiment de plaisir esthétique analysé par Kant : cette sensation interne est à la fois le témoin et la chose dont elle est le témoin¹². C'est ce qu'on appelle parfois (Freud notamment) le "vécu". Bien, mauvais mot, qui brouille tout. L'affect n'est pas vécu. Le nuage colore la vie représentative, sans raison. Il est facile, le plus souvent, et courant de négliger cette couleur. Si cure il y a, si elle est attention à l'affect, c'est que la "présence" de celui-ci s'est faite trop intense et trop récurrent au patient. L'analyse n'a pas d'autre motif que de "travailler" cette présence. Elle porte donc attention aux chromatismes, mais avec une délicatesse spécifique et sévère, une attention qui flotte sur eux sans préjuger de l'important et de l'anecdote.

Quant au temps, ce statut de "présent" non représentatif est en rapport avec les modalités de sa récurrence. J'imagine que l'affect d'angoisse, qui est "présent" chaque fois qu'Emma doit entrer seule dans un magasin, "(se) présente" chaque

¹² *Ivi*, § 9.

fois pour la première fois. Avec la force (je recours à la physique, ici) de “conviction” ou de viction, avec l’énergie suffocante d’un événement. Ce qui n’empêche nullement Emma (consciente) de n’en pouvoir plus, de ce que ça se répète. On ne confondra pas la connotation, si je puis dire (mais comment dire ?), de récurrence, qui est celle de l’affect, avec sa supposée représentativité. S’il (se) re-présente, c’est justement qu’il ne représente rien. Il ne fait que survenir, maintenant, et maintenant. Mikkel Borch-Jacobsen décrit avec soin ce trait paradoxal de la répétition : il ne doit pas être pensé en termes d’identité/alterité, mais plutôt, au point de vue du temps, d’« initiation »¹³. On peut bien savoir *qu’un* hôte muet s’est de nouveau introduit dans la maison sans savoir ce qu’il est, sans savoir si c’est le même à chaque fois. Telle est la condition de la conduite sous hypnose et de l’attaque hystérique, la “compulsion” (en termes de physique générale, car son *com-* est dit du dehors), ce qui Kant appellerait une appréhension sans reproduction et sans recognition¹⁴. Ce qui se répète, c’est l’oubli. Ce qui fait continuité, c’est la discontinuité.

Freud souligne que l’important dans l’affect est sa quantité, non sa qualité ni son “adresse”. Le oui ou le non, le plaisir ou la peine, et leur “adresse” ne sont pas décisifs. Ils sont l’un de la signification, l’autre de la destination, et comme tels se rangent du côté du langage articulé, fait de phrases qui valent messages, et expédiés de quelqu’un à quelqu’un. L’important dans l’affect, c’est combien il charge, surcharge la pensée-corps, l’appareil psychique. (Kant disait que, quelle que soit sa variété qualitative, et il y en a beaucoup, le sentiment n’est sublime qu’autant qu’il est “*énergique*”. Encore la physique.) Par “surcharge” (terme de la métaphore mécanique), on désigne la “présence” d’une phrase non significative (plaisir ou peine?), non destinée (de qui à qui?) et non référencée (de quoi s’agit-il?) qui advient impromptue dans le cours des phrases. Elle fait un blanc dans le schéma husserlien du temps et des représentations. Ce blanc, un “blank”, aveugle l’intentionnalité mnésique.

Ces traits tout négatifs suffisent-ils cependant à faire une phrase ? La phrase d’affect “dit” qu’il y a quelque chose, comme *da*, ici et maintenant, en tant que ce quelque chose n’est *rien*, ni sens, ni référent, ni adresse. (C’est ici qu’il faudrait élaborer les Riens kantien.) Comme les instances qui articulent un univers de phrase lui font défaut, on ne saurait dire qu’elle présente un univers. Le quelque chose qu’elle “présente” est sa “présence” à elle, son être-là maintenant. C’est ce que signifie la “sensation interne”, dans son autonymie. Et en l’absence d’un univers articulé selon des instances, qui sont aussi des valences propres à l’enchaînement d’autres phrases sur elle-même, la phrase d’affect reste non enchaînée ou, si l’on veut, absolue. En particulier il semble difficile qu’elle puisse être prise en référence (en représentation) par aucune phrase ultérieure. Et s’il s’agit de se souvenir de la phrase d’affect, on imagine mal qu’une phrase de remémoration parvienne à loca-

¹³ M. BORCH-JACOBSEN, *In statu nascendi*, in M. BORCH-JACOBSEN - É. MICHAUD - J.-L. NANCY, *Hypnoses*, Galilée, Paris 1984, pp. 55-111.

¹⁴ I. KANT, *Des principes ‘a priori’ de la possibilité de l’expérience*, in ID., *Critique de la raison pure*, cit., pp. 111-123.

liser la première dans une chronologie d'horloge et même dans une temporalité phénoménologique, qui lui sont également inconnues.

4. *Coups*

Je n'entends pas "ré-écrire" l'inconscient, mais faire une petite percée dans la métaphysique des forces (à laquelle ma responsabilité criticiste répugne ; et peut-être politique, car on sait comme elle est menaçante en ces temps de "mobilisation générale" des énergies).

En partant de ce statut singulier de la phrase d'affect (il faudrait écrire : de la phrase-affect), il convient à présent de décrire le "refoulement originaire" sans recourir à la métaphore physique. La nature de la phrase-affect est congruente à celle de ce "refoulement". Comme celle-là ne "dit" rien, celui-ci consiste à ne pas refouler. Une "excitation" survient, et elle stationne. Cette stase est la phrase-affect. Cette disposition, qui se remarque par l'absence de "défense", disons par une parfaite passibilité (idéalement parlant), peut se dire "originaire" en ceci qu'elle est liée évidemment à l'impréparation de l'enfance (à l'absence initiale de langage articulé, au sens dit), mais en ceci encore qu'elle persiste toujours, alors même que la phrase articulée a étendu ou prétendu étendre sa compétence jusqu'aux affects. Elle persiste à l'âge adulte, comme une passibilité à la "présence", à une éventualité tentatrice et menaçante à la fois, parce qu'on est justement "sans défense" devant elle. Cette *Hilflosigkeit* ambivalente justifie que Freud appelle souvent angoisse l'affect inconscient, et qu'il ait pu hésiter sur le statut à lui donner.

C'est ce statut d'une passibilité, "originaire" en ce sens, qui se joue dans l'affaire Emma. Je rappellerai la version qu'en donne Freud en 1895. Elle est tributaire, à cette date, de l'absence des deux hypothèses, la sexualité infantile et le narcissisme primaire, ultérieurement formulées par Freud en 1905 et 1914, qui obligeront à doter l'après-coup d'une "logique" (j'aimerais dire : d'une phrastique) toute différente.

La lecture que l'*Entwurf* fait de l'après-coup tient en quelques mots. A huit ans, Emma est victime d'un "attentat" sexuel dans une boutique (t_2). Elle ne s'en souvient pas et n'en a pas été "affectée". Une phobie, la crainte d'entrer seule dans un magasin, se déclare par la suite. La scène des commis (t_1), qui a lieu à douze ans, est invoquée d'abord par Emma comme déclencheur de cette crainte. Un supplément d'associations donne accès à la scène t_2 , dont le rappel s'accompagne enfin d'une "*sexuelle Entbindung*" (déliason sexuelle). Ce dernier affect, conclut Freud, est la réponse différée à l'attentat. C'est donc le souvenir de celui-ci qui provoque l'affect. Cette lecture est justifiée dans les termes suivants :

Le souvenir éveille [*erweckt*, maintenant, en t_0] ce qu'il ne pouvait évidemment pas [faire] alors, une déliason sexuelle [*sexuelle Entbindung*] qui se mue en angoisse¹⁵.

¹⁵ S. FREUD, *Entwurf*, cit., p. 446 (ma traduction).

“Was sie damals gewiss nicht konnte”, “ce qu’il ne pouvait évidemment pas faire alors”. Le *sie* allemand renvoie grammaticalement à die *Erinnerung*. Mais le renvoi est sémantiquement inconsistant, puisque *alors* le souvenir n’était pas un souvenir. C’est plutôt *elle*, Emma, qui n’était pas capable alors de cette “décharge sexuelle”. Encore faut-il supposer qu’*elle* alors (t_2), qui n’a pas d’affect, est la même, Emma toujours, que celle qui éprouve cette déliaison (transformée en angoisse) maintenant, sur le divan (t_0). Je reviendrai sur ce point de l’identité d’Emma dans la section suivante.

Que telle soit la pensée de Freud, on en a la témoignage quand il résume ainsi sa lecture :

La déliaison sexuelle “est enchaînée avec le souvenir de l’attentat, seulement ce qui est tout à fait remarquable, c’est qu’elle n’était pas enchaînée à l’attentat quand il fut vécu. On a là le cas où un souvenir éveille [*erweckt*] un affect qu’il n’avait pas éveillé quand il était un vécu [*als Erlebnis*, même paradoxe sémantico-grammatical que précédemment], parce que depuis lors l’altération due à la puberté [*die Veränderung des Pubertäts*] a rendu possible une autre compréhension [*ein anderes Verständnis*] de ce dont on se souvient”¹⁶.

En somme, apathie à huit ans ; la capacité de pâtir naît avec la puberté, c’est-à-dire la sexualité génitale. C’est cette excitabilité qui fait que le souvenir est un excitant. Entre temps, latence ; le souvenir est perdu faute d’affect qu’il puisse éveiller.

Il y a plusieurs motifs de ne pas accepter cette lecture, qui fait de l’altération due à la puberté une véritable naissance à la passibilité.

Un motif, et non des moindres, se trouve dans le texte lui-même. Il nous apprend qu’Emma à huit ans (t_2) est retournée une deuxième fois à la boutique de friandises, et qu’elle a renoncé à y retourner de nouveau parce qu’elle se reprochait d’avoir agi, en y revenant, “comme si elle avait ainsi voulu provoquer l’attentat”. Ce que Freud commente un peu énigmatiquement : « De fait [*tatsächlich*], il faut attribuer à ce vécu un état de mauvaise conscience oppressante »¹⁷.

Ce vécu, *diese Erlebnis*, désigne, me semble-t-il, la tentation ou la quasi-tentation (“comme si”) de séduire et d’être séduite. Seule, en effet, elle peut induire la mauvaise conscience. Que cette tentation ait été “vécue” par la fillette de huit ans, le texte ne laisse pas de doute à ce sujet. Là où il reste énigmatique, c’est sur la localisation de la “mauvaise conscience oppressante” : survient-elle à huit ans (t_2) ou maintenant (t_0) ?

Malgré cette incertitude, on doit admettre, au sujet de la scène 2, qu’Emma en a bien été affectée : l’*Erlebnis* de la tentation de séduction – sous le couvert des friandises, j’imagine, mais peu importe – en fait foi. Elle ne souffrait nullement d’apathie à cette époque. Reste vrai que la scène a été oubliée, endormie. La question devient la suivante : pourquoi, ayant été affectée, a-t-elle oublié qu’elle le fut ?

Oublier veut dire qu’elle n’a pas, par la suite et jusqu’en t_0 , de représentation de la scène 2 et de l’excitation qu’elle a comportée (la tentation). Il y a deux réponses possibles à la question de cette carence, qui se trouvent l’une et l’autre dans le texte.

¹⁶ *Ivi*, p. 447.

¹⁷ *Ivi*, p. 445.

L'une invoque le refoulement que Freud appellera secondaire, c'est-à-dire que des représentants de chose et de mot viennent se substituer à la représentation de la scène 2 jusqu'à l'occulter. Ce serait le cas de la scène 1, celle des commis. Freud en dénombre les analogies représentatives avec la scène 2 (boutique ici et là, les employés et le marchand, rires des uns et "sourire grimaçant" de l'autre, vêtements et robe, enfin Emma toute seule dans les deux cas). Mais, dans une courte "discussion", qui appartient clairement au genre de l'enquête judiciaire ou historique, Freud se convainc de l'inconsistance de la scène 1 comme déclencheur : les éléments qui la constituent sont incommensurables avec l'affect qui l'accompagne, la peur panique, et avec la phobie qui est censée en résulter.

C'est guidé par l'écoute de cet affect que le duo Emma-Freud (le texte ne dit pas quel est l'"auteur" de la découverte) remonte à la scène 2, où il identifie la "source" de l'affect, c'est-à-dire son excitant initial.

On ne saurait écarter cette manière de répondre à la question de l'oubli qui invoque le refoulement secondaire, c'est-à-dire la substitution de représentants les uns aux autres. Mais cet oubli, procuré par le "dérapage" analogique des représentations consiste seulement dans une fausse mémoire, une paramnésie représentationnelle. Il ne rend pas compte de l'amnésie affective, c'est-à-dire de l'apathie, qui intéresse Freud et sur quoi porte alors sa thèse de la *Nachträglichkeit* : quelles qu'en soient les représentations, c'est l'affect lui-même qui a été initialement manquant, soutient-il, et qui ne surgit qu'à la fin. Nous voici à proximité de la deuxième réponse.

En effet, Freud cherche alors à expliquer cette apathie initiale qui est, selon lui, la vraie source de l'amnésie affective d'Emma, par une latence générale de la passibilité avant la puberté :

Encore qu'il ne soit pas habituel, dans la vie psychique, qu'un souvenir [*Erinnerung*] éveille [*erweckt*] un affect qu'il ne comportait pas quand il était un vécu [*als Erlebnis*], c'est pourtant là quelque chose de tout à fait habituel quand il s'agit de la représentation sexuelle [*für die sexuelle Vorstellung*], précisément parce que le différé de la puberté [*die Pubertätsverzögerung*] est un caractère général de l'organisation. Adolescente, chaque personne a des traces mnésiques [*Erinnerungsspuren*] qui ne peuvent être comprises [*verstanden*] qu'avec l'entrée en scène de sensations sexuelles proprement dites [*Eigenempfindungen*], et chaque personne devrait ainsi porter en soi le germe de l'hystérie¹⁸.

Ce complément à la thèse de la *Nachträglichkeit* en dit à la fois trop et trop peu. Trois observations s'imposent, au moins. La première est que l'explication par la puberté ne porte que sur l'apparition de "la représentation sexuelle" ou, ce qui revient au même, sur la capacité de "comprendre", *verstehen* (laquelle renvoie à cet "*anderes Verständnis*" de l'attentat que la puberté est censée fournir à Emma). On en conclura que la puberté, par ses "sensations proprement sexuelles", n'apporte pas une affectivité autre, et *a fortiori*, qu'elle ne fait pas naître l'affectivité, mais seulement qu'elle modifie la capacité de la représenter.

¹⁸ *Ivi*, p. 448.

Mais en second lieu, Freud s'inflige par là même un démenti. Des "traces" mnésiques existent avant que l'adolescent soit en état de les "lire" comme il convient, c'est-à-dire dans la langue de la sexualité. Ces traces sont-elles des représentations (de l'attentat, chez Emma) produites dans une autre langue, prépubère ? Ou bien sont-elles les affects eux-mêmes ? Il me semble qu'on doit opter pour cette deuxième interprétation : ces traces sont ce qui doit être lu ou représenté, elles ne sont pas de représentations précédentes. L'adolescent ne réinterprète pas ses représentations infantiles, il interprète "sexuellement" ce qu'enfant, il représentait dans une autre langue ("romanesque", par exemple). Et dans ce cas, ces traces étant les affects, ce n'est nullement la puberté qui les engendre. Celle-ci n'engendre qu'un autre "lecture" de l'affect déjà là.

Enfin, à généraliser la cause de l'amnésie (je n'ose plus dire affective) d'Emma, en la mettant au compte du retard pubertaire, Freud n'y gagne qu'un nouvel embarras. La puberté étant un fait général, le cas d'Emma n'est pas singulier, et l'hystérie doit être la chose du monde la mieux partagée. C'est une aporie qui guette tout art, et l'art psychanalytique, quand il veut se faire science : la régularité d'une causalité écrase la singularité d'un cas. Il va falloir trouver une différence spécifique à l'hystérie au sein du genre propre (le genre humain) constitué par les pubères tardifs que nous sommes tous.

J'enchaînerai par ce que Freud propose pour caractériser cette différence. Non seulement ce caractère réitère, en l'aggravant, le démenti que Freud vient d'infliger à la thèse de l'apathie initiale, mais il nous reconduit tout droit à la question du temps.

L'expérience enseigne à reconnaître dans les hystériques des personnes dont on sait pour une part qu'elles sont devenues sexuellement excitables [*sexuell erregbar*] de façon précoce [*vorzeitig*, avant terme, avant que soit venu le temps de la sexualité] grâce à une stimulation [*Reizung*, exactement : une irritation] mécanique ou de sentiment (masturbation), et dont on peut admettre, pour une autre part, que leur disposition [*Anlage*] comporte une déliaison sexuelle [toujours la *Sexualentbindung*] précoce [*vorzeitige*]. Mais *début* précoce de la déliaison sexuelle ou déliaison sexuelle précocement *plus intense* [*stärkere*], il est clair que c'est équivalent. Ce "moment" se réduit à un facteur quantitatif¹⁹.

Je mets ici *moment* entre guillemets pour indiquer l'équivoque du mot, qui est plus forte en allemand qu'en français : non seulement courte période de temps, mais composante dans un ensemble de forces. En le "réduisant" à un facteur quantitatif, Freud élimine ou croit éliminer la connotation temporelle. Ainsi la métaphore physique paraît reprendre le dessus *in extremis*, alors que Freud a lui-même invoqué, tout au long de son explication de l'exceptionnelle passibilité hystérique, le trait de la *Vorzeitigkeit* sexuelle, que celle-ci soit d'excitabilité ou de "déchaînement". Ce gommage est dû sans doute à l'insistance de l'hypothèse dynamique et économique, c'est-à-dire à la métaphore physique, qui hante Freud à cette époque.

¹⁹ *Ibidem*.

Mais il atteste aussi une remarquable incertitude quant à ce que signifie “sexualité” dans ce texte. Invoqué en principe pour expliquer l’apparition tardive du trouble éprouvé par Emma à l’évocation de la scène 2, et rattaché comme telle à la puberté, le mot désigne “proprement” la génitalité. Mais il est aussi étendu à un “avant” du temps de la génitalité de telle façon qu’il faudrait accorder à l’hystérique une sorte de génitalité prégénitale.

Ce n’est pas au philosophe de décider si cette précocité est due à une “prédisposition” ou à une stimulation. Mais il peut estimer qu’il lui revient d’essayer de lever l’incertitude, non pour donner des leçons au père de la psychanalyse (encore jeune alors, il a déjà mis sur la planche philosophique le pain d’une temporalité qu’on n’est pas près de digérer), mais en vue de préciser davantage sa propre intuition que l’affect peut et doit être pensé comme une phrase, sans recourir à la métaphore physique. Or il me semble que l’obscurité du texte de 1895 se dissipe assez aisément si l’on admet que la génitalité, bien loin de créer la phrase d’affect, fût-ce à l’occasion d’un souvenir, est une modification, *eine Veränderung*, de cette famille de phrases. Disons, pour faire bref, que si le boutiquier à “tripoté [*kniffen*]” la petite Emma, à travers sa robe, “aux parties génitales [*in die Genitalen*]”, cela n’implique pas que l’affectivité d’Emma eût été précocement génitale. Cela veut dire que l’homme, lui, éprouvait un affect assurément génitalisé.

La question de l’après-coup hystérique, et qui vraisemblablement s’étend beaucoup au-delà, n’est donc pas celle de la production d’un affect, auparavant absent, à l’occasion d’une représentation mnésique, elle est celle de la modification tardive de la phrase d’affect “pure” ou idéale, dont on a précédemment repéré la singularité quant au temps, quand l’organisation génitale, tributaire de celle du langage articulé “adulte”, essaie de se l’assimiler rétroactivement.

Cette façon de poser la question de la *Nachträglichkeit* ne fait que s’inspirer de ce que Freud élabore plus tard au sujet de l’affectivité ou “sexualité” infantile dans le *Trois essais* et dans *Pour introduire au narcissisme*. Je ne peux pas ici étayer cette recommandation, comme il le faudrait, dans le détail de ces textes. Je me contenterai d’affirmer ceci : de l’élaboration du “sexuel” que ces textes nous apportent, il me paraît résulter notamment certains traits qui permettent de compléter ce que j’ai dit de la phrase d’affect “pure”.

Ce que j’en ai dit concernait principalement le temps et l’enchaînement. Ce que Freud élabore, même si c’est en d’autres termes, concerne la référentialité et la polarisation destinataire-destinataire, que j’ai dites l’une et l’autre constitutives de l’univers d’une phrase si elle est “articulée”. La phrase d’affect (ou “sexuelle”) infantile se remarque à ceci qu’elle n’est pas référentielle ni adressée, qu’elle n’est articulée ni selon l’axe de l’objet ni selon celui de la destination.

Pour abrégier la démonstration, je mêlerai ces deux propriétés négatives, en supposant que la destination et la référentialité opèrent généralement ensemble : on établit l’identité de ce dont on parle (le référent) pour la faire admettre par l’allocutaire, et l’on a besoin, pour établir l’identité du référent (dans sa signification “objective”), d’une interlocution. Or en termes de phrases, cette dernière n’est pos-

sible que si les entités (disons : les noms propres) qui occupent respectivement les postes destinataire (je) et destinataire (tu) dans une phrase p_n peuvent permuter leur position sur les mêmes postes lors d'une phrase p_{n+1} . Ce sont là des traits connus des philosophies du langage et des théories de la communication. Ils valent, à titre de conditions élémentaires, pour les discours à finalité cognitive, mais ceux-ci exigent beaucoup d'autres contraintes ; ils valent à titre de condition suffisante (dans l'hypothèse où je et tu parlent une même langue) pour une sorte de discours aussi commun chez l'adulte que la "discussion" ou même la conversation.

Je dirais, en simplifiant encore, que la phrase est articulée autant qu'elle distingue, et place distinctement, les trois personnes pronominales, les deux "premières" sur l'axe de la destination, la troisième sur celui de la référentialité.

Or l'hypothèse d'un "narcissisme" primaire signifie que l'affectivité est originellement ignorante de l'instance je, puisque ce "narcissisme" est, paradoxalement, pré-égoïque. Ce que, soit dit en passant, Freud anticipe dès l'*Entwurf* quand il observe que pour éviter le trouble qu'éprouve le moi lors du souvenir traumatisant, il faudrait que « lors du *premier* déclenchement de déplaisir [*der ersten Unlustentbindung*], l'inhibition par le moi [*die Ichhemmung*] ne soit pas défaillante et que le processus n'ait pas lieu à la manière d'un vécu affectif primaire posthume [*posthumes*] ». Ce qui est impossible par hypothèse puisque, ajoute Freud, « les tout premiers trauma échappent entièrement au moi »²⁰. À la vérité, il n'y a pas de moi déjà là pour parer au premier coup, plaisir ou douleur, et si ce coup est un "*prôton pseudos*", ce n'est pas qu'il ait trompé alors (en t_2) la défense d'un moi par inadvertance, c'est que le moi maintenant (en t_0), en estimant abusivement avoir alors été trompé, se trompe après-coup sur sa propre primarité ou précocité. L'affect en t_0 n'est pas "posthume", il est comme toujours simple "présence", c'est le moi qui l'hallucine comme une chose (ou une non-chose) qu'il croyait avoir enterrée.

De la même façon que l'instance du je fait défaut à la phrase d'affect infantile, la deuxième personne, celle de l'*addressee*, lui est étrangère. Je veux dire par là que la "présence" qu'*est* cette phrase (sans la signifier) n'est adressée à personne, ni comme demande ni comme réplique. Ici encore je me contenterai d'un exemple un peu latéral, si je puis dire, où Freud nous vient en aide. En discutant la thèse de Rank touchant le traumatisme de la naissance, Freud fait valoir que la naissance ne pourrait être le premier coup, comme le pense Rank, que si le nouveau-né souffrait en cette occasion d'une perte d'objet (argument discutable en lui-même). Or le sein maternel (la poche placentaire) n'est pas un objet pour l'enfant. L'objection s'étend à toute la relation primaire du nourrisson à la mère. Cette relation n'est pas de destinataire à destinataire, ni l'inverse. Ce qu'on appelle légèrement le "corps de la mère" n'est nullement un toi. La "relation duelle" que Lacan circonscrit n'est pas celle d'un duo.

²⁰ *Ivi*, p. 450.

On ne sera pas davantage quitte avec le rien de destination de la phrase-affect de l'enfant en disant que le corps de sa mère est saisi par lui à la manière de son corps propre. Car de corps propre, il n'en aura, s'il n'en a jamais, qu'autant qu'un je pourra prétendre s'en assurer la propriété et la conservation. Il faudrait reprendre l'exégèse du *Fort/da* et du *Miroir* sous l'aspect de la constitution du tu et du je "dans" la phrase d'affect enfantine.

En attendant ce moment, j'irai jusqu'à dire que la "pure" phrase-affect enfantine ne peut pas d'elle-même comporter une demande. Elle ne peut pas demander de l'affect ou de l'excitation d'affect, parce qu'elle l'*est*. Une demande est une attente d'enchaînement. Or cette phrase ne laisse pas de prise instantielle à son enchaînement par une autre phrase, serait-elle d'affect : *Hilflosigkeit*, du plaisir comme de la douleur. Son seul temps est maintenant. Retournant à la boutique, la petite Emma (si je la suppose pure "enfance") ne vient pas redemander de l'excitation. Nous disons, après Freud, que son affect (se) répète. Mais, étant (supposée) pure présence à chaque fois, la fois est seulement un événement qui advient maintenant, et cet événement est elle-même : la phrase d'affect.

Ce disant, j'ai déjà touché à son manque initial de référentialité. On a compris que l'affect ne "parle de" rien. Ici je glisse de la situation de l'objet, au sens de relation objectale (demande faite à toi de me répondre en affect) à sa situation d'objectivité référentielle. Soit donc : de son instanciation en deuxième personne à sa mise en place à la troisième.

Tous ces passages sont de la plus grande importance et mériteraient une analyse détaillée. Freud en donne l'exemple dans plusieurs textes, je pense en particulier à la *Verneinung*. Il formule la résultante de ces passages sous le nom de "perversité polymorphe". Ce nom, métaphore typiquement adulte, signifie ceci : c'est que tout "objet" est bon, comme occasion, à la phrase infantile ("pure") d'affect, plaisir ou déplaisir. L'objet est ignoré par elle et comme objectivité référentielle et comme objectivité (y compris l'égoïsme qui n'en est qu'un cas) de destination.

Comme son nom l'indique, l'occasion (le "tripotage" du boutiquier, par exemple) fait le cas, singulier, de cette phrase d'affect, le tour pris par elle. La séduction, au sens courant, celui de Freud au début, n'est pas nécessaire. Est nécessaire une passibilité, qu'on appelle excitabilité, laquelle, en termes de chronologie ou de phénoménologie, est "constante". La séduction est nécessaire seulement au sens où il est nécessaire que cette excitabilité soit excitée²¹.

²¹ Voir J. LAPLANCHE, *Fondements : vers la théorie de la séduction généralisée*, in *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, Paris 1987, pp. 89-147.

5. Intraduisible

Par elle-même, la phrase d'affect enfantine n'apporte aucune garantie d'identité personnelle au cours du temps. Étrangère à la diachronie physique ou phénoménologique, elle inflige plutôt à l'identité supposée un démenti au moins toujours possible. Si elle peut démentir la personne, c'est que celle-ci peut être un mensonge quant à la "présence" qu'est la phrase d'affect. Ce qui est *pseudos* ici, c'est l'articulation, que je réduis par commodité à la triple instanciation sur les personnes pronominales, quand elle vient s'appliquer à la "présence". L'"excitation" n'est autre que l'affect, et si elle est troublante, c'est parce qu'elle dissipe, peu ou prou, il n'importe, la disposition triplique, qui est aussi la garantie identitaire.

Pour autant que l'état adulte se détermine, minimalement, par la prédominance de la phrase articulée, et que l'articulation est indispensable à l'enchaînement de cette phrase sur une autre, le temps (physique) de la succession et la temporalité (phénoménologique) des "ek-stases" passé/présent/futur qui forment ensemble ce qu'on pourrait appeler le temps adulte sont sous la dépendance de l'articulation pronominale (ou de son équivalent dans d'autres langues). C'est pourquoi la phrase d'affect (ou l'"excitation") n'y advient que comme temps perdu. On peut nommer celui-ci temps mort (par antiphrase ?), temps de la réflexion (au sens de Kant) ou de la rêverie, amnésie, répétition vague (l'affect (se) re-présente, situé dans le temps adulte, parce qu'il ne représente rien), nuit intuitive où toutes les vaches sont noires, perte de contrôle, de finalité, défection du vouloir et du comprendre, dessaisissement, abandon, enfantillage.

Ces dénominations expriment la résistance de l'identité à l'affect. L'affect s'inscrit nécessairement dans l'ordre du propre comme l'événement d'une dépropriation. Il ne serait pas malaisé de montrer que tel est le cas pour le sentiment de beau et celui du sublime, qui, dans l'approche qui est la mienne ici, nécessitent évidemment un "avant" ou un "après", en tout cas un "au-dehors", de la phrase articulée.

Emma souffre d'une mal assurance du langage articulé. Freud l'attribue à une "surcharge" d'affect. Les "temps perdus" adviennent "trop" fréquemment dans la diachronie d'Emma. C'est au point qu'on doit se demander *qui* elle est.

L'identité personnelle ne peut pas se constituer à partir de la seule instance du je. Descartes en a donné involontairement la meilleure preuve : « Cette proposition : *Je suis, j'existe* est nécessairement vraie toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit [...] Cela est certain ; mais combien de temps ? [...] Autant de temps que je pense ; car peut-être se pourrait-il faire, si je cessais de penser, que je cesserais en même temps d'être ou d'exister »²².

L'*ego cogito* n'a pas les moyens de résister à l'interruption pure. Il croit avoir ceux de résister à ce *prôton pseudos* par excellence que serait un "malin génie" :

²² R. DESCARTES, *Méditations métaphysiques* (1644), in ID., *Œuvres et lettres*, Gallimard, Paris 1952, pp. 257 e 277.

« Il n'y a donc point de doute que je suis s'il me trompe ». Mais il introduit par là même le témoignage d'une autre personne. D'abord traîtresse (le génie méchant), cette personne sera commuée en un témoin de pure bonne foi, qui est Dieu, mais toujours à la même place. Dans les deux cas, l'ego se fait ou le partenaire d'un autre je, à titre de toi, ou son objet référentiel, sa troisième personne. L'hypothèse du malin génie ou la thèse de Dieu présuppose la commutabilité des places sur les instances personnelles, puisque c'est le témoin qui est alors le locuteur. On en conclut que l'identité personnelle exige la synthèse des trois personnes pronominales en une seule entité.

Nous voici encore au rouet de l'enchaînement. Dans une phrase t_n , cette entité est au poste je ; en t_{n+1} , au poste il ou elle ; en t_{n+2} , au poste tu. Il faut prouver que c'est la même entité dans les trois phrases.

Il en est ainsi d'Emma. Elle dit je (à Freud) tandis qu'elle associe ; elle est l'allocutaire de Freud quand il l'interroge ou lui fait une observation, et aussi du boutiquier quand il la séduit ; elle est en position de référent dans le compte rendu que Freud nous livre de son analyse. (Un mot sur ce point. Il serait intéressant de distinguer cette troisième personne purement objectivée : "Elle se rend à la boutique", de la fausse troisième personne : "Non, elle ne retournerait pas à la boutique", qui est d'usage dans ce que la littérature nomme le discours indirect libre et où se condensent la marque de dont on parle et celle de ce qui parle, soit du référent et du destinataire. Intéressant parce qu'il s'agit d'une enfreinte au principe d'articulation. Ce n'est qu'un trouble modeste certes – c'est la modestie du "réalisme" flaubertien scénographiant l'autre Emma – mais il est analogue à l'occurrence d'un affect, oublieux des distinctions de personne. La littérature, vouée qu'elle est à écrire ce qui ne peut pas s'écrire, exige toutes sortes d'entorses de ce genre, et l'on pourrait, par cela, légitimer la foi que le psychanalyste et, à un autre titre, le philosophe accordent au texte littéraire).

La question de l'identité d'Emma à travers les scènes se pose avec une acuité particulière : elle est comme d'habitude la question de la synthèse des instances personnelles dans les phrases articulées, mais elle se complique du fait qu'Emma souffre d'interruptions sérieuses dans la continuité de son temps adulte : elle "s'oublie" dans les épisodes phobiques. C'est ce que Freud consigne sous la rubrique d'une altération. Et l'on a vu qu'en attribuant celle-ci à la puberté, il ne fait que rencontrer encore une fois la question du temps, ici celui d'une "précocité" affective. Que gagne-t-on à repousser vers le début de l'histoire d'Emma, sous le nom de cette *Vorzeitigkeit*, le motif du trouble qui affecte son identité ?

Avant d'essayer de donner à cette difficulté la complexité qui est la sienne, je reviens rapidement à la question, plus simple, de l'identité dans la phrase articulée, celle qui rassemble sous un même nom une entité qui est tantôt un destinataire, tantôt un destinataire, tantôt un référent. En disant : "sous un même nom", on en a presque tout dit. Emma est la même sur toutes les instances de l'adresse et de la référence présentées par les phrases adultes qui la concernent, simplement parce qu'elle se nomme ou est nommée toujours et partout "Emma".

Je ne développe pas ici ce point qui renvoie à la théorie du nom propre comme “désignateur rigide” qu’a proposée Kripke et que j’ai reprise dans *Le Différend* en la détournant quelque peu²³. Il me semble que le nom propre, celui d’Emma, a valeur identificatoire parce qu’il est placé de façon identifiable dans des systèmes de noms : systèmes du calendrier, de la carte géographique, des mesures (qui sont des noms propres, comme le montre Kripke) de temps, d’espace, de poids, etc., système de la parenté. Tous ces systèmes forment un monde de noms où la localisation exclusive d’un nom est toujours disponible du fait que toutes les relations entre les noms de ce monde sont toujours les mêmes. Emma est le nom d’une entité repérable par des noms de lieux, des dates, des prénoms et des noms de famille, des noms d’amis, de couleurs même (les yeux, les cheveux), etc. En se rapportant à ce monde, impliqué dans la nomination d’Emma, ceux qui discutent du sens d’une entité (prise alors comme référent de leur discussion), c’est-à-dire qui discutent, comme nous, de ce qu’elle, Emma, est, sont assurés qu’ils parlent bien de la même chose. Mais leur entente sur le nom à donner au référent ne garantit évidemment pas qu’ils lui attribuent la même signification.

On peut même imaginer qu’une rupture de signification, une forte “altération”, pour reprendre le mot dont Freud désigne l’épisode pubertaire, puisse exiger un changement du nom. Le trouble peut troubler le nom. C’est ainsi qu’après que Iahvé s’est adressé à lui, Abram devient Abraham. Fallait-il qu’Emma changeât de nom après que la génitalité se fut adressée à elle ? L’adoption par la femme du nom de son époux, dans beaucoup de traditions, pourrait plaider en faveur de cette hypothèse. Cependant l’altération pubertaire n’est pas un événement comme l’est la voix adressée à Abraham. Si un trauma, dans la vie d’Emma, doit être comparé au “coup” qui frappe Abram, ce ne peut être que celui de l’attentat dans la boutique. Je ne confonds pas Dieu et le boutiquier, je dis que la Loi fait irruption dans l’affectivité païenne avec la même violence que le sexe (la génitalité) agresse l’affectivité enfantine.

La raison en est simple. Comme Abram, Emma enfant est affectable, ou passible. Mais, pas plus que lui, elle n’est “adressable”. Iahvé exige qu’Abram l’écoute, c’est-à-dire qu’il se place en position de destinataire de sa voix, de toi. Je ne veux pas, et sans doute ne pourrais pas, poursuivre le parallèle. Mais il me semble acquis que ce qui fait effraction dans la phrase affective d’Emma lors de la scène 2, c’est que le boutiquier s’*adresse* à elle comme à “toi, une femme”. Son geste “dit” : écoute la différence des sexes. C’est-à-dire la génitalité. Il place l’enfant d’un coup en position de toi dans une interlocution, qu’elle ignore, et en position de femme dans une division sexuée, qu’elle ignore.

On dira qu’elle ne l’ignore pas, à huit ans. J’en conviens, mais cela n’est pas essentiel à l’idée, philosophique, et non psychanalytique, que je poursuis. Sous le nom du boutiquier, j’accrédite tous les “séducteurs” et toutes les “séductrices” (la

²³ Voir S. KRIPKE, *La Logique des noms propres* (1980), tr. fr. P. Jacob, F. Recanati, Minuit, Paris 1982; et la section *Le référent, le nom, et le lexique des termes*, à *Nom propre* dans J.-F. LYOTARD, *Le Différend*, Minuit, Paris 1983.

mère comprise) qu'on voudra. Il me suffira qu'on admette que l'"excitant" est toujours une phrase affective de type adulte, qui comporte l'articulation d'un univers en personnes, et en personnes sexuées.

Il me suffit en somme qu'on ne confonde pas être affecté, *affectedness*, et être adressé, *addressedness*. Une comparaison empruntée à la langue, quoique trompeuse, peut au moins donner une mesure de cette différence. On pourrait imaginer qu'Emma enfant parle une langue (de plaisir-douleur) donnée, et que le boutiquier s'adresse à elle dans une langue étrangère de même registre (affectif), mais inconnue d'elle. Lorsque nous nous trouvons dans une situation analogue, où un locuteur s'adresse à nous dans une langue inconnue, nous n'éprouvons pas que ce qu'il nous dit est absurde, nous postulons en général que ses phrases sont sensées (puisque l'articulation des univers de phrases est de principe, comme je l'ai dit), mais nous éprouvons aussi qu'elles sont pour nous dénuées de sens parce que nous ne savons pas les traduire dans notre langue de façon articulée et y répondre par un enchaînement approprié. Je dirais que le locuteur s'adresse à nous mais que nous ne sommes qu'affectés par cette "adresse" sans en être proprement adressés. Ainsi Emma serait affectée par la phrase qu'est le geste du boutiquier sans pouvoir être "adressée" par lui.

Là s'arrête la portée pédagogique de la comparaison, qui reste erronée dans son principe. Car elle suggérerait, à la suivre plus avant, que la "langue" du plaisir (et de la douleur) adulte est traduisable dans celle de l'enfant et que ce n'est affaire, comme pour une langue étrangère, que d'apprentissage, ou de maturation. Ce que dit par exemple la prétendue "éducation sexuelle". Or tel n'est pas le cas. On ne saurait parler d'une "langue" affective enfantine puisqu'il manque à la phrase d'affect pure, que j'invoque sous le nom d'enfance, les articulations indispensables à toute traduction. Encore ne compté-je que les plus élémentaires d'entre elles, la référentialité et la destination. À défaut des instances qui sont portées par celles-ci, on ne voit pas comment une phrase d'affect pourrait être "traduite" en phrase articulée. Elle n'y trouvera jamais que des équivalents trop univoques (c'est ce qui vient d'arriver avec ma comparaison).

(A vrai dire, la "présence" silencieuse de l'affect, un soupir, exige du langage articulé d'inteminiabiles mises en scène, des romans, des tragédies, des épopées, l'accumulation et l'enchaînement de phrases (articulées) contradictoires, indécidables, très nombreuses ou, du moins, très "justes", bref un "bonheur" d'écriture, – pour acquitter le langage adulte de la tâche impossible de s'égaliser au "rien" de l'affect enfantin. Encore une fois l'œuvre littéraire (mais artistique, aussi, avec d'autres matières que les mots, et dans d'autres conditions, donc) n'en finira pas de "rendre" ce désœuvrement qu'est l'affectivité "pure". En quoi elle n'est pas sans similitude avec l'œuvre psychanalytique).

Si l'on se tourne à présent vers la prétendue langue d'affect "adulte", on la trouvera étrangement composite. La raison en est celle qui offusquait le rationalisme : "que nous avons été enfants avant que d'être hommes". Comment décomposer en elle ce qui appartient au petit et ce qui appartient au grand ?

La sexualité, j'entends comme départage de principe entre "genres" sexués, fait assurément la différence. Ce n'est pas que l'affectivité enfantine ne sache rien de la genitalité, à supposer qu'elle *sache* quoi que ce soit. Si je continue à l'imaginer pure, la sexualité n'y est pas rencontrée au titre de la différence entre deux sexes, mais comme une occasion qu'elle offre à l'événement d'une phrase d'affect. La "perversité polymorphe" qu'est l'enfance comme affectivité racontée par l'adulte n'est même nullement tenue de faire un cas exceptionnel de la zone génitale. Et si l'on peut distinguer des "stades" qui marqueraient l'évolution de cette affectivité par l'élection successive de telle ou telle zone érogène, c'est assurément parce que l'élevage que l'adulte fait subir à l'enfant désigne tour à tour chacune d'elles à son excitabilité vague. L'oralité et l'analité, sans compter le reste, apportent des preuves que la mise en ordre du corps prescrite par l'adulte fournit en abondance à l'affectivité errante de l'enfant des occasions d'être affectée. Tout éducateur est, dans le principe, un séducteur, au sens vague.

Mais pas au sens du boutiquier d'Emma. Car il n'en va pas de même pour la genitalité. En introduisant la différence des sexes, elle vient contraindre, faut-il le rappeler ?, l'affectivité enfantine à s'identifier à l'un de ces sexes, à se référer à l'autre comme à une entité qu'elle ne peut pas être, un objet donc, et enfin à s'adresser à cet objet comme à son partenaire désigné. (Qu'elle parvienne à "assumer" tout cela est une autre affaire). Autant dire que l'institution de la genitalité (beaucoup plus sa maturation biologique) va de pair avec l'articulation de la phrase d'affect sur la double polarité de la référentialité (il y a, il n'y a pas de pénis ; la détermination de l'objet par alternative peut sans doute porter sur une autre propriété ; importe seulement le oui ou non) et de la destination (moi qui n'ai pas le pénis, toi qui l'as, et l'un *pour* l'autre). Il me semble certain que la genitalité ne donnerait pas lieu à un "coup" tout à fait spécifique si elle n'imposait pas à l'enfance affective de s'articuler, tant bien que mal, sur un groupe d'axiomes qui lui sont d'emblée incompréhensibles (là se tient le "*Verständnis*" de Freud) : qu'un objet peut être objectivement distingué en position de référent (grâce à l'opposition : en avoir un, ou non) de la phrase d'affect (désormais "adulte") ; que moi-même suis un objet pareillement déterminable par un autre ; que cet autre peut être avec moi dans un rapport d'interlocution ; qu'enfin il doit être pour moi, et moi pour lui, l'occasion, cette fois exclusive, et autorisée, disons : la circonstance normale, pour la "production" de phrases-affects, dès lors tenues pour des "effets".

Dans le geste du boutiquier sur Emma, tout cela se "dit". Et cela, Emma comme affectivité pure ne peut pas l'entendre et y répondre. L'affect-boutiquier est adressé à Emma et référencié sur elle comme on vient de le décrire, mais l'affectivité-Emma ignore la destination et la référence. Le choc qui résulte de ce qu'il faut bien appeler un différend stationne dès lors comme affect dans l'affectivité d'Emma sans représentation. Le boutiquier, lui, plus, aguerri à l'articulation, a de quoi lier le souvenir de l'attentat dans un réseau de représentants, je suppose. Reste que, défaillance ou perversion, son geste atteste que l'adulte reste à la merci d'une occasion impromptue d'"excitation", comme l'enfant.

J'ai la conviction que la "phraséologie" qu'on vient de lire n'apporte rien au psychanalyste qu'il ne sache ou dont il puisse user. Son intérêt, si elle en a un, est philosophique. L'affectivité "pure" que j'ai invoquée est le nom non physique de l'excitabilité. Elle est cela même qui est supposé dans la thèse freudienne de la *Urverdrängung*. Elle est liée, anthropologiquement parlant, à l'enfance. Transcendamment (au sens kantien), elle n'est autre que la faculté de plaisir et de peine, "pure" parce qu'elle ne se dérive d'aucune autre faculté.

Dans la "phrastique" où je m'aventure, elle signale une passibilité plus "archaïque" que toute articulation, et qui est irréductible à cette dernière. La "présence", la pure autonymie de l'affect, ne se traduit pas en présentation et en représentation. Entre cette affectivité et l'articulation, le différend est inéluctable. On ne saurait le résorber en un litige ("Allons, sois raisonnable..."), on ne saurait non plus s'y soustraire. C'est au contraire la phrase adulte articulée qui vient toujours éveiller (exciter) la passibilité. Et cet éveil fait une stase dans le cours des articulations, laquelle révèle à son tour cette "présence" imprésentable. Ce qui excite est excité, le chasseur chassé.

Un mot encore. Dans la perspective ici tracée, la différence des sexes n'est choquante, ne fait coup, que secondairement au différend entre affect enfantin et affect adulte. La thèse classique est qu'elle est constitutive du désordre de l'affectivité adulte. Il y a, bien sûr, une aporie intrinsèque à la différence sexuelle, en tant qu'elle est articulée comme une phrase adulte : le féminin est un objet tout autre que le masculin, et inversement ; et pourtant, leur altérité est censée orienter leur destination affective. Leur objectivité respective est censée commander leur objectalité réciproque. De ce que j'ai avancé, il ressort que l'aporie ne réside pas dans cette contradiction d'une altérité vouée à la complémentarité. Elle réside dans l'intraduisibilité de la passibilité enfantine en articulation adulte. Du reste, si la différence des sexes peut se surmonter ou croit se surmonter, ce n'est qu'autant que l'une ou l'autre des deux parties, ou les deux, recourt à cette passibilité indifférenciée. Il n'y a d'amour qu'autant que les adultes s'acceptent enfants.

Jean-François Lyotard

References

- BORCH-JACOBSEN M., *In statu nascendi*, in BORCH-JACOBSEN M. - MICHAUD É. - NANCY J.-L., *Hypnoses*, Galilée, Paris 1984, pp. 55-111.
- DESCARTES R., *Méditations métaphysiques* [1644], in *Œuvres et lettres*, Gallimard, Paris 1952, pp. 257 e 277.
- FREUD S., *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, vol. VII, Hogarth Press, London 1953.
- FREUD S., *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, vol. XIX, Hogarth Press, London 1961.

- FREUD S., *Entwurf einer Psychologie* [1895], in *Gesammelte Werke, Nachtragsband*, Fischer, Frankfurt 1987.
- KANT I., *Amphibologie des concepts de la réflexion*, in *Critique de la raison pure*, tr. fr. A. Tremesaygues, B. Pacaud, PUF, Paris 1980.
- KANT I., *Des principes 'a priori' de la possibilité de l'expérience*, in *Critique de la raison pure*, tr. fr. A. Tremesaygues, B. Pacaud, PUF, Paris 1980, pp. 111-123.
- KRIPKE S., *La Logique des noms propres* [1980], tr. fr. P. Jacob, F. Recanati, Minuit, Paris 1982.
- LAPLANCHE J., *Fondements : vers la théorie de la séduction généralisée*, in *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, Paris 1987, pp. 89-147.
- LYOTARD J.-F., *Le Différend*, Minuit, Paris 1983.
- THOMAS Y., *Du sien au soi : questions romaines dans la langue du droit*, «L'Écrit du temps», 14-15 (1987), pp. 157-172.

